Latin tardif. Latin médiéval.

L. Gosserez, *Poésie de lumière. Une lecture de Prudence* (Bibliothèque d'Études Classiques n° 23) : Louvain-Paris-Sterling, Va, Éditions Peeters, 2001, 298 pages.

L'ouvrage de L. Gosserez, qui constitue la version finale d'une thèse entreprise sous la direction de Madame le Professeur S. Viarre et soutenue en octobre 1996,

apporte une nouvelle preuve, si besoin était, de l'immense richesse de l'œuvre de Prudence et de la magnificence de son écriture baroque. Cette étude se présente comme un essai sur la poétique de la lumière non seulement dans l'œuvre, mais aussi dans le psychisme du poète espagnol, et l'auteur a la franchise, dès le sous-titre de son ouvrage, de le qualifier de « lecture de Prudence ». Dans son introduction, L. Gosserez, après avoir passé en revue les apports des différentes approches de l'œuvre de Prudence aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, pose les principaux jalons sur lesquels s'appuie sa tentative de mise en relief de « la cohérence et la profondeur de l'imaginaire poétique » de Prudence (p. 9) dans un corpus limité volontairement aux images qui concernent la lumière. L. Gosserez insiste sur la nécessité de confronter « la poésie prudentienne à notre propre culture, en lui appliquant des concepts analytiques modernes » (p. 10), tout en la replaçant dans le contexte de l'Antiquité tardive et dans son dialogue avec les civilisations gréco-latine et judéo-chrétienne, et elle présente une synthèse des définitions antiques et chrétiennes de l'image et de leurs interprétations. Parmi les approches modernes de l'image, L. Gosserez accorde une importance toute particulière aux travaux sur l'imaginaire de G. Bachelard et surtout à ceux de G. Durand dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. On peut regretter que L. Gosserez n'ait pas clairement explicité le discours méthodologique qu'elle emprunte fréquemment à ce dernier ouvrage. D'autant plus que c'est cette approche anthropologique de l'imaginaire prudentien qui constitue le principal fil conducteur de son essai. Organisé en quatre chapitres intitulés respectivement « Miroirs », « Nuits lumineuses », « Profondeur pourpre » et « La création de la lumière », le livre de L. Gosserez, servi par une écriture somptueusement baroque, est une véritable quête à la fois anxieuse et passionnée de la polysémie de l'imaginaire lumineux chez Prudence, mais il faut souligner que le lieu de cette quête est davantage une reconstruction hypothétique d'une âme torturée, baudelairienne avant l'heure, que l'œuvre de Prudence elle-même. Ce qui entraîne un certain nombre d'interprétations un peu forcées des intentions mises en œuvre par le poète dans ses textes (voir, par exemple, p. 194). En dehors du problème de la pertinence de l'application d'une approche anthropologique, voire psychanalytique, à une œuvre dont la dimension théologique et liturgique est parfois oblitérée, se pose celui de la méthode adoptée par L. Gosserez vis-à-vis du *corpus* prudentien. Les expressions et passages sur lesquels s'appuie l'analyse sont rarement replacés dans le contexte de l'œuvre particulière dont ils sont tirés, et il aurait été souhaitable que soient donnés systématiquement à la fois le texte latin et la traduction des textes auxquels L. Gosserez accorde une importance primordiale. D'autre part, dans la mesure où l'auteur virevolte avec virtuosité d'un texte de Prudence à l'autre, il en résulte une sorte de diffraction de l'œuvre et de la pensée du poète espagnol qui, si elle est en adéquation avec la poétique de la lumière, sujet de l'essai, ne laisse pas d'entraîner quelques obscurités pour le lecteur. Il faut sans doute aborder le livre de L. Gosserez, dont le discours est beaucoup plus convaincant lorsqu'il se concentre sur ce qu'elle appelle des « icônes narratives » (voir, par exemple, la très belle analyse de l'icône du buisson ardent, p. 147-156), comme un bel essai sur la poétique de lumière, qui prend sa source dans la lecture illuminante de Prudence, mais qui va bien au delà du texte même de Prudence.

Gaëlle Viard.

Jacques FONTAINE, *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths* : Turnhout, Brepols, 2000, 486 pages, 97 figures, huit appendices dont quatre d'index.

Plus de quarante années après la publication de sa thèse, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1959 (réédition complétée d'un troisième volume en 1983), Jacques FONTAINE offre au public savant une synthèse magistrale et désormais indispensable sur l'évêque de Séville et la civilisation hispano-gothique à son apogée. Le livre est naturellement nourri d'une immense érudition (bien discernable en dépit de la sobriété voulue de l'appareil bibliographique), mais aussi d'un amour de cette patrie occidentale qui favorise des connivences heureuses (H.-I. MARROU aurait parlé d' « empathie ») entre l'érudit du passé et le chercheur du présent.

L'originalité de l'ouvrage tient d'abord à l'extrême familiarité de l'auteur tant avec les écrits d'Isidore (en digne héritier de l'éducation chrétienne antique, il les a « ruminés ») qu'avec leur contexte culturel et historique ; ensuite au choix original d'une association étroite entre le thème des chapitres abordés et le sujet des cahiers iconographiques qui les clôturent : ces derniers, au lieu d'être de simples illustrations esthétisantes, font l'objet d'un admirable commentaire fouillé (de rédaction parfois un peu tendue) qui guide le lecteur vers l'interprétation de cette centaine de figures ; enfin, dans la construction d'un plan en quatre parties (cadre historique ; vie ; œuvre ; valeurs) classique, mais dynamisé par une découverte progressive et continue de la créativité (et des contradictions) isidoriennes. L'intérêt principal de l'ouvrage est de bâtir à travers un questionnement individuel le paradigme général d'un sujet controversé et en plein renouvellement depuis le second vingtième siècle, le passage de l'Antiquité au Moyen Âge ; le livre confirme de manière magistrale l'absolue nécessité pour les historiens de remplacer le partage tracé au couteau (hérité du XIX^e^ siècle) entre l'Antiquité (païenne, vraiment latine, authentique, bref idéale) et le très haut Moyen Âge (chrétien, pseudo-latin, déformé, bref repoussoir) par une longue zone de transition où les cultures (*noua et uetera*) s'affrontent, mais aussi fusionnent. Le même regard prévaut peu à peu depuis une trentaine d'années sur la question, corrélée à celle-ci, de l'interpénétration ethnique entre populations romaines des provinces et nouveaux venus germains : sans négliger les dégâts et les désastres, l'historiographie récente parvient à modéliser ces phénomènes d'interaction. Sur tous ces points, le livre de J. FONTAINE offre un outil de réflexion décisif en donnant au lecteur les moyens de comprendre comment l'Espagne du VII^e^ siècle appartient au monde d'une Antiquité Tardive sur son extrême fin et dans quelle mesure Isidore a réussi sa synthèse entre la préservation du passé et la préparation de l'avenir.

Quelques remarques complèteront cette recension. Le chapitre 3 (*Des marées barbares au royaume de Tolède*) s'inscrit sous un beau titre dramatisant l'histoire, ce qui permet à J. FONTAINE de mettre en valeur *a contrario* la « restauration » finale, mais il me semble que le tableau est un peu trop noir, impression que confirme la bibliographie. Les travaux de l'école historiographique anglaise (BROWN, GOFFART...) et allemande (POHL, HEINZELMANN...) invitent à nuancer les traits catastrophistes.

P. 56, le traité de Martin de Braga (*De correctione rusticorum*) ne désigne pas forcément des paysans mais plutôt la « masse des ignares (ceux qu'une vraie éducation chrétienne n'a pas guéri de leurs superstitions) ». L'idée d'une campagne plus « païenne » tient peut-être à une illusion d'optique (la ville serait plus « chrétienne ») ; pourtant les anthropologues ont montré depuis longtemps que les citadins (même instruits) cultivent volontiers croyances et pratiques magiques. P. 175

(et en divers endroits bienvenus de l'ouvrage), l'auteur, commmentant la situation langagière de la communauté des locuteurs hispaniques, insiste à très juste titre sur le fait que le latin est encore une langue vivante au temps d'Isidore. C'est un des éléments importants qui permettent de placer ce siècle plutôt du côté de l'Antiquité tardive, même sur son extrême fin. Refusant des *topoï* remontant à Cicéron, l'auteur souligne en une formulation exacte que l'évolution du latin parlé ne doit rien à l'intrusion des Wisigoths et repose sur un développement endogène de la parole latine. En revanche, il serait opportun de distinguer plus clairement entre les jugements culturels et les définitions linguistiques. En effet, de ce dernier point de vue, la transformation du latin en roman n'est pas justiciable du terme « dégradation » (apparu à plusieurs reprises sous la plume de l'auteur) : ce qui est à l'œuvre, c'est l'évolution naturelle d'une langue vivante comme une autre. Il faudrait distinguer avec soin cette métamorphose aussi naturelle qu'inéluctable (justiciable d'une terminologie linguistique neutre) de la question du maintien culturel dans l'élite d'une langue latine conservatrice (à des degrés divers), cette dernière seule relevant d'évaluations culturelles et esthétisantes (déjà à l'œuvre chez Varron, comme d'ailleurs chez tous les lettrés). P. 184, l'auteur associe l'abaissement du niveau stylistique de la prédication à l'étiage intellectuel de l'époque (le rapprochement fait avec le témoignage de Césaire d'Arles est à ce titre éclairant). Il faudrait toutefois nuancer cette opposition en l'historicisant. Le problème du public inculte remonte aux origines de la christianisation et l'apparition du *sermo humilis* comme catégorie stylistique christianisée au IV^e^ siècle. On serait mieux éclairé en distinguant entre un abaissement du niveau collectif de la culture (il n'a jamais été très élevé selon les critères littéraires, malgré tout) et une érosion localisée dans le cas des élites (là vraiment nette). La corrélation devrait être établie en ces années 600 plutôt entre d'une part l'accélération de l'évolution vers le protoroman de la langue commune et d'autre part le déclin de la culture des élites. Les développements nets et convaincants sur l'emploi d'un langage (latin, J. FONTAINE prend fermement position) simple, « compréhensible même pour les illettrés » (p. 208-209) vont dans le sens de cette historicisation du problème.

Le très beau chapitre 17, *Latine et perspicue*, peint une syntèse réussie et actualisée sur les formes et les fonctions des langages isidoriens, l'auteur inventant la judicieuse expression « latin didactique » pour qualifier le registre qui relève de la « communication générale ». P. 354, l'auteur observe que ce latin est « déjà distinct — surtout dans sa syntaxe — de la langue oratoire classique ». Il insiste en ce sens quelques pages plus loin, à propos des *Sentences*, dont les manuscrits offrent un témoignage sur « la langue courante et parlée, voire peut-être dictée à la hâte (p. 358) ». On voit combien ce livre est moderne tant par la problématique qu'il accepte d'aborder que par les solutions qu'il propose. On remarquera d'abord que l'écart, souligné à juste titre, avec la langue oratoire classique ne relève pas que d'une question d'évolution diachronique (d'où le « déjà ») mais aussi de différences de genre. Cette même distinction concerne aussi les ardoises wisigothiques : par nature, elles ne visent pas un niveau élevé et complexe, cela indépendamment de la langue naturelle de leurs usagers (les commentaires de la p. 379 le constatent avec exactitude). À ce sujet, malgré les limitations imposées, la bibliographie aurait peut- être pu inclure les études décisives de M.C. DÍAZ Y DÍAZ, *El latín de España en el siglo VII. Lenga y escritura según los textos documentales* in J. FONTAINE, N. HILLGARTH, *L'Europe au VII^e^ siècle : changement et continuité*, Londres, 1992, p. 25-40 & *La transición del latín al romance en perspectiva hispana*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tübingen, 1998, p. 155-172 et, précisément sur la question cruciale de la langue des ardoises, J. HERMAN, *Les ardoises wisigothiques et le problème de la différenciation territoriale du latin*, in

L. Callebat (éd.), *Latin vulgaire, latin tardif IV*, Hildesheim-Zurich-New-York, p. 313-321. Quant au langage dans lequel Isidore a prêché, il est possible, en dépit de la perte de ses homélies, de s'en faire une idée assez précise d'après les *Sentences* (dans les parties manuscrites non corrigées) ; on verra alors qu'il fait écho au phrasé si particulier de certaines des homélies d'Augustin ou de Césaire d'Arles.

En insistant ainsi sur les questions qui lui sont le plus chères, le recenseur risque de donner l'impression fausse que le l'intérêt principal de l'ouvrage est là. Il s'agissait de souligner par cet angle particulier combien J. Fontaine a su tirer profit des nouvelles méthodes de la recherche et y apporter une contribution brillante. Mais d'autres points de vues sont tout aussi enrichissants, comme la longue réflexion sur le rapport entre le temps cyclique des grammairiens païens et le temps linéaire des prophètes bibliques (chap. 15, *Praenuntiatio futurorum*). L'élégance du style, la qualité des traductions (les nombreuses citations latines sont toutes traduites) et les discrètes variations lyriques (au moment de parler de *Mater Spania*) font de cet ouvrage un objet et un sujet de lecture de premier choix.

Michel Banniard.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Roger Gryson ; 11/2, *Sirach (Ecclesiasticus)* hsgg. von Walter Thiele, 8. Lieferung Sir 20,1-23,6 : Freiburg, Herder, 2001, 80 pages (561-640).

Ce fascicule présente les diverses formes de la tradition vieille-latine du *Siracide*, ou *Ecclésiastique*, de 20,1 à 23,6. Le précédent fascicule avait été publié en 1998.

Nous avons, cette fois encore, vérifié à titre de sondage l'utilisation que W. Thiele a faite des textes d'Ambroise. La minutie et l'intelligence de son travail sont remarquables. Par exemple, Ambroise cite plusieurs fois un fragment de Sir 22,26, extrait d'un ensemble où il est question de l'attitude à avoir envers un ami, sous la forme : *et si mala mihi euenerint per illum sustineo*, « et si des maux m'arrivent par lui, je les assume ». Une seule fois, en *De off.* 3,XXII,130, il écrit non *per illum* mais *propter amicum*. W. Thiele reproduit ce texte dans les témoignages patristiques du bas de la page, mais il se garde bien d'introduire *amicum* comme variante du texte reconstitué de la vieille-latine qu'utilisait Ambroise. Et il a raison, car en lisant le contexte on s'aperçoit qu'Ambroise ne pouvait se contenter là d'un pronom dont le sens serait resté mystérieux dans une citation coupée de ce qui la précède dans le texte biblique, il lui fallait rétablir le nom auquel renvoie le pronom. En revanche *propter*, conforté par d'autres témoignages, est accepté comme une vraie variante. Ailleurs il a su noter qu'une contamination opérée par Ambroise entre Sir 22,27 et Sir 23,2, dans le commentaire du psaume 38 (ch. 34), se lisait déjà en grec dans une homélie d'Origène.

Bref, W. Thiele ne s'est pas borné à exploiter mécaniquement des relevés.

Michel Poirier.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Roger Gryson ; 26/2 *Apocalypsis Johannis* herausgegeben von Roger Gryson, 3. Lieferung Apc 2,7-4,1 ; 4. Lieferung Apc 4,1-6,12 ; 5. Lieferung Apc 6,12-9,19 : Freiburg, Herder, 2001, 2002 et 2002, 80 pages chaque fascicule (161-240 ; 240-320 ; 321-400).

Roger Gryson et son équipe mènent rondement l'édition de la tradition vieille-latine de l'Apocalypse : deux fascicules d'introduction étaient parus en 2000, le second commençant aussi l'édition du texte (nous n'avions pu recenser ce second qu'en 2001). En 2002 nous sont parvenus les fascicules 3 (2001), 4 et 5 (2002).

En ce qui concerne les citations bibliques des auteurs, les éditions critiques qui viennent de paraître et qui constituent un authentique progrès ont été prises en compte. Par exemple, la correspondance de Cyprien est désormais citée dans l'édition donnée par Diercks au *Corpus Christianorum* en deux volumes (Turnhout 1994 et 1996), dont l'apparat critique très détaillé est reproduit intégralement. Le précieux instrument de travail que constitue la publication progressive de ce qui nous reste des traductions latines de la Bible antérieures à la Vulgate donne ainsi une information de plus en plus riche, et cet avantage rend négligeable l'inconvénient que certains pourraient trouver à voir un texte cité désormais dans une édition différente de celle qui était utilisée dans des fascicules plus anciens de la même entreprise.

Michel Poirier.

S. A. H. Kennel, *Magnus Felix Ennodius, A Gentleman of the Church* : Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2000, 256 pages.

S. A. H. Kennel, qui s'était déjà intéressée, dans de précédents articles, à l'œuvre de Magnus Felix Ennodius, évêque et écrivain latin du début du VI^e^ siècle, consacre, avec ce travail, un ouvrage entier à son sujet. En vérité, à côté de brèves notices biographiques souvent assez peu élogieuses, telle celle écrite par Jacques Fontaine (*cf.* [Ennodius] *R. A. C.* 5 (1962), p. 398-421), aucune étude de cette ambition n'avait vu le jour jusqu'ici ; de fait l'auteur a le mérite de proposer une vue de l'ensemble de l'œuvre d'Ennode sous une nouvelle perspective, affranchie des préjugés ordinairement attachés à cet écrivain. Celui-ci passe en effet souvent, par rapport à ses contemporains Boèce et Cassiodore, pour un lettré abscons et ennuyeux. S. A. H. Kennel dépasse ce point de vue, et propose de lire l'œuvre de l'évêque de Pavie comme le témoignage d'un écrivain qui fut aussi un homme d'Église, impliqué dans l'histoire de son époque, comme le précise le titre. Mais la réception de cette œuvre a aussi beaucoup souffert des catégories selon lesquelles elle a été interrogée. Il a ainsi fallu attendre l'édition de Vogel en 1885, à Berlin, pour qu'elle fût publiée suivant l'ordre des manuscrits, et non selon des classifications génériques souvent insatisfaisantes et remontant aux premières éditions du XVI^e^ siècle. S. A. H. Kennel fait donc, avec succès, le pari de « réhabiliter » cet auteur, en proposant une lecture guidée par une volonté d'empathie envers le texte. L'ouvrage se divise en six grands chapitres qui s'organisent selon une double perspective biographique et thématique. Le premier retrace le parcours d'Ennode, de ses origines à son accès au diaconat, c'est-à-dire la période qui a précédé son activité littéraire, et qui s'étend de 474 à 501/502. Sa production, échelonnée sur plus d'une vingtaine d'années, est étudiée ensuite selon une approche thématique : la rhétorique, le monde corporel, les relations sociales et

enfin le monde spirituel. D'après ce que nous livrent les manuscrits, son élection à l'épiscopat, en 513, met fin à son activité d'écrivain : le dernier chapitre épilogue sur ce silence et expose la postérité de l'auteur.

La principale source d'information sur la vie du futur évêque de Pavie est une de ses œuvres, intitulée *Eucharisticon*, et probablement écrite en 511. À cette époque, Ennode a pratiquement la quarantaine, il est malade et a vu un autre que lui être élu à l'évêché qu'il convoitait. Son état de faiblesse morale et physique le pousse alors à confier à Dieu ses péchés. C'est dire si les renseignements tirés de cette source sont partiaux. Néanmoins, l'on peut établir avec certitude qu'il est né à Arles en 473/474, dans une bonne famille. Très tôt orphelin, son éducation sera laissée aux soins de sa tante, résidant à Pavie. Il entre, dès son plus jeune âge, dans la carrière ecclésiastique, qui le mènera au rang de diacre à Milan au service de l'évêque Laurent, vers 501/502. S'est-il marié entre-temps ? S. A. H. Kennel en est persuadée, même si Ennode n'avoue que des fiançailles. Toujours est-il que c'est environ à cette époque qu'il va mettre son éloquence au service de l'amitié, comme en témoigne en premier lieu son abondante correspondance (297 lettres). Car cette dernière est pour lui l'occasion de mettre en œuvre sa rhétorique, et les métaphores ne manquent pas, qui montrent à quel point, en ces temps d'invasions barbares, celle-ci incarnait à ses yeux l'essence même de la romanité. Ennode se fait en effet le chantre de la culture : dans le monde qui l'entoure, ce sont avant tout les créations humaines qui l'intéressent, telles que les monuments religieux. La nature le met mal à l'aise. Et lorsqu'en 507 il loue l'empereur Théodoric, malgré ses convictions ariennes et son ascendance barbare, il reconnaît avant tout en lui un homme qui sait assurer en Italie une politique culturelle digne de l'empire romain.

Les destinataires de ses écrits, souvent commandés par les circonstances, sont généralement des notables : on compte parmi eux le poète Arator, Boèce, les papes Symmaque et Hormisdas. Pour Ennode, si tôt orphelin, la véritable famille n'est pas tant celle du sang que celle qu'il a choisie, encore qu'il ait pris très à cœur l'éducation de ses neveux. Mais cela reste une exception. Sa fonction de diacre contribuera à consolider encore l'important réseau de relations qu'il avait tissé dès auparavant, de sorte qu'il finira par jouir d'un véritable poids politique et religieux, à l'origine de son élection à l'épiscopat, car Ennode a mis celui-ci au service de la foi. Lors du schisme acacien, il fit ainsi plusieurs tentatives pour rapprocher les Églises d'Orient et d'Occident, et participa à cet effet à deux ambassades à Constantinople, en 517 et 519, malheureusement sans succès. Il défendit aussi le pape Symmaque contre son rival Laurent, soutenu quant à lui par Boèce, en écrivant, pour sa défense, un pamphlet virulent. À chaque occasion, il a fait de son éloquence le porte-parole de sa foi, comme en témoignent les récits hagiographiques qu'il a écrits en hommage aux saints qu'il avait pu rencontrer ou côtoyer plus personnellement. Mais, d'après nos sources actuelles, l'abondante production d'Ennode cesse avec son élection à l'épiscopat : soit qu'on ait perdu les manuscrits concernant cette période, soit que sa fonction ne lui permît pas de continuer, selon lui, son activité littéraire.

Ce livre s'impose donc comme une excellente introduction à l'œuvre d'Ennode, qu'il a le mérite d'explorer sous bien des angles et d'exposer selon une perspective nouvelle, en tenant compte de la bibliographie la plus récente. Il faut espérer qu'il contribuera à faire découvrir cet auteur à un plus large public, même s'il laisse ouvertes bien des pistes de recherche encore : c'est ainsi qu'il ne s'interroge guère sur l'esthétique d'Ennode écrivain, et que la poésie de ce « gentleman de l'Église », profane ou religieuse, y est par exemple insuffisamment étudiée.

Jennifer Quinon.

The Cambridge Companion to Augustine, ed. by E. Stump and N. Kretzmann : Cambridge, Cambridge University Press, 2001, xvi-318 pages.

Conformément au principe de la collection d'Oxford, le présent volume réunit une série d'importantes études doctrinales à l'usage des non-spécialistes ; Eléonore Stump a présidé à l'achèvement de l'ouvrage après le décès de Norman Kretzmann qui en avait conçu initialement le projet. Dix-huit contributions, classées pour des besoins de clarté selon différentes rubriques (philosophie de la religion, métaphysique et théologie, philosophie de l'esprit, théorie de la connaissance et du langage, éthique et politique, postérité médiévale et post-médiévale, d'après la typologie adoptée p. 1-7), exposent les aspects majeurs de la pensée augustinienne. Le recueil a le mérite de dépasser le ruineux clivage entre Augustin philosophe et Augustin théologien ; l'exégète, en revanche, y tient moins de place, exception faite de l'article de T. Williams (p. 59-71) qui s'attache à une présentation des grandes règles de l'herméneutique augustinienne.

La biographie liminaire revient au commentateur des *Confessions*, J.J. O'Donnell, qui remplit sa tâche en faisant dialoguer de façon fort stimulante trois types de données sur la *uita Augustini* : le jugement des contemporains d'Augustin, les informations extraites des *Confessions*, et l'image que l'évêque d'Hippone a voulu livrer de lui-même. Ce faisant, il offre au lecteur quelques interprétations originales : la lettre 21, par exemple, témoignerait du fait qu'Augustin aurait fui à Thagaste après son ordination forcée, puis se serait finalement ravisé. Préliminaire de toute étude doctrinale, la *quaestio uexata* des relations entre la foi et la raison, qu'Augustin thématise pour sa part en termes de raison et d'autorité, sans jamais dénigrer la première au profit de la seconde, est traitée par J. Rist en une vigoureuse synthèse.

Deux études concernent la question du mal et du péché originel dans l'économie de la création : W. E. Mann entend surtout souligner l'opposition radicale entre la pensée augustinienne et la conception platonicienne héritée du *Timée* ; J. Wetzel choisit le cadre de la controverse pélagienne pour exposer plus spécifiquement les thèses de la prédestination et de la prescience de Dieu. Dans un registre thématiquement proche, le couple temps-création fait l'objet d'une analyse de S. Knuuttila, qui, à partir d'éléments tirés des divers commentaires de la Genèse, met en relief les réponses d'Augustin à trois questions rémanentes : que faisait Dieu avant la création ? A-t-il créé tout ce qu'il pouvait créer ? Qu'en est-il du rapport temps-éternité ? Pour conclure cette première série d'études, S. Macdonald ébauche une définition de la nature divine, en prenant pour point de départ les anabases de l'âme à Dieu au livre VII des *Confessions*.

Le grand ouvrage aurait peut-être mérité une courte monographie, sur le modèle de celle qu'en donne M.T. Clark à propos du *De Trinitate*, présenté brièvement et situé en référence aux trois objectifs qu'elle assigne à l'œuvre : réaffirmer la foi de Nicée contre ses détracteurs, montrer aux philosophes païens la nécessité d'un médiateur et persuader les lecteurs que le salut et la croissance spirituelle sont liés à la connaissance qu'ils ont d'eux-mêmes comme images du Dieu un et trine.

À la philosophie de l'esprit, R. Teske consacre deux exposés, l'un sur la conception de l'âme, fort redevable au spiritualisme des Platoniciens, mais enrichie du langage biblique qui tendrait, selon ses dires, à identifier l'âme et la personne ; l'autre sur la mémoire, qui dépasse chez Augustin le statut d'une faculté de l'âme, pour représenter l'activité même de l'esprit. Un point de détail : des affirmations de *C. acad.* I, 1, 1 et I, 4, 11, on ne saurait déduire qu'Augustin ait cru à la nature divine de l'âme (p. 117). De manière analogue, les formules des écrits de jeunesse

concernant la théorie de la réminiscence, si ambiguës soient-elles, ne permettent pas d'établir l'adhésion d'Augustin à la thèse platonicienne de la préexistence des âmes : il convient, sur ce point, de s'en tenir aux positions plus modérées de G. O'Daly (citées par ailleurs p. 158). Sur l'épistémologie d'Augustin, on lira avec profit l'article de ce dernier, utile mise au point sur sa réfutation du scepticisme, qu'il faut coupler avec la contribution de G. B. Matthews, relative à la doctrine du maître intérieur. L'importante analyse du libre arbitre est due à E. Stump qui s'emploie à étudier de près la théorie d'Augustin afin de la distinguer nettement des relectures ultérieures qui, bien souvent, en ont déformé la signification originelle.

Suivent des synthèses thématiques sur des aspects de la philosophie développés de manière fragmentaire par Augustin au gré de ses œuvres, mais non unifiés dans le cadre de traités *ad hoc*. Ainsi C. Kirwan s'intéresse-t-il à la philosophie du langage (conception des signes et verbe intérieur) ; B. Kent à l'éthique augustinienne (distinction *uti-frui*, rôle du libre arbitre et grâce, théorie des vertus) ; P. Weithman à la philosophie politique (problèmes de l'autorité, de l'État et de la justification de la violence), présentée essentiellement à partir de la *Cité de Dieu*.

L'étude de la postérité, médiévale et post-médiévale, ne peut prendre que l'allure d'un survol, d'autant que l'extension de la notion « d'augustinisme », artefact historiographique, reste bien malaisée à définir. La « réception » d'Augustin engendra le meilleur et le pire : M. W. F. Stone montre à cet égard combien les penseurs médiévaux entretenaient leur inspiration augustinienne selon leur génie propre et les besoins de leur temps. Pour attester de la fécondité de la pensée augustinienne, G. B. Matthews propose, quant à lui, quelques sondages instructifs chez Descartes, Grotius, Malebranche, Leibniz, Stuart Mill et Wittgenstein.

Un index général et une bibliographie sélective viennent clore cet ouvrage copieux. Si cette dernière accorde une nette priorité aux études de langue anglaise, on peut regretter que les importants travaux de G. Madec sur la philosophie soient réduits à la mention d'un article déjà ancien, et déplorer l'absence des recherches de M. Dulaey et d'I. Bochet. Mais sans doute s'agit-il là du récurrent problème de diffusion de la recherche de langue française dans le monde anglo-saxon...

Catherine Lefort.

L'historiographie de l'Église des premiers siècles, Actes du *II^e^ Colloque international d'Études patristiques d'expression française* (Tours 11-13 septembre 2000), sous la direction de Bernard Pouderon et Yves-Marie Duval (Coll. Théologie historique, 114) : Paris, Beauchesne, 2001, XV-586 pages.

Quatre ans après un premier Colloque tenu à Paris en septembre 1996 (sur *Les apologistes chrétiens et la culture grecque*), celui dont le présent volume constitue les Actes a rassemblé à Tours à l'automne 2000, à l'initiative conjointe de l'Université de Tours et de l'Institut catholique de Paris, près d'une centaine d'universitaires et de chercheurs autour de *L'historiographie de l'Église des premiers siècles*.

Trente-six contributions — d'expression française à une exception près — constituent ce volume. Elles font bien apparaître par leur nombre et leur qualité la participation active à cette recherche de plus d'une vingtaine d'universités (dont huit étrangères) et centres de recherches (comme la Maison de l'Orient, ou l'Institut des Sources chrétiennes). Si le titre du recueil en délimite assez largement l'objet global, la diversité de ces contributions ne se laisse guère ramener à une stricte unité de discipline, de genre ou de thème. On ne peut ici en rendre compte en détail, mais un bref survol des « têtes de chapitres » qui scandent les étapes de l'ensemble permettra de s'en faire une idée.

Un titre initial : *Mémoire des origines et historiographie* ouvre aux premières contributions, qu'inaugure en effet celle d'E. Norelli (Genève) sur *La mémoire des origines chrétiennes : Papias et Hégésippe chez Eusèbe*, d'autres y privilégiant plutôt les « représentations historiographiques », comme l'œuvre en deux livres de Luc dont traitent M. Quesnel (Institut catholique de Paris) et S. Mimouni (EPHE). Six contributions relèvent ensuite de *L'histoire militante : hérésiologie et hagiographie* : aspects contrastés, entre « l'historiographie de combat » de l'*Histoire des Ariens* d'Athanase présentée par Ch. Kannengiesser (Montréal) et, par exemple, *Le monachisme dans l'historiographie de l'Église ancienne* analysé par G.C. Hansen (Berlin). Sont alors abordés deux axes fondamentaux pour le thème central du colloque : tout d'abord *Eusèbe et ses continuateurs*, avec des auteurs comme D. Mendels (Jérusalem), ou Fr. Thélamon (Rouen) ; puis, plus longuement, sous divers angles, *Les historiens ecclésiastiques grecs du Ve siècle*, avec, entre autres, M. Fédou (Centre Sèvres), G. Sabbah (Lyon II), J-N Guinot (SCh), L. Piétri (Paris IV)... *Chronique et Histoire* ramène ensuite au monde latin, principalement mais non exclusivement à Jérôme. Puis la recheche s'élargit à *L'histoire au service de la pastorale et de la théologie*, que termine l'étude d'A. Le Boulluec (EPHE) sur *L'historiographie dans les écrits théologiques de l'empereur Justinien*. À l'ensemble de ce parcours s'ajoutent enfin, de façon un peu marginale par l'étirement dans l'espace et le temps, deux travaux sur l'Église d'Éthiopie, avant une conférence publique finale de M. Valléry-Radot sur *Cyprien, évêque de Carthage*.

À travers ces quelques thèmes, et aussi les disciplines des auteurs évoqués, on aura pressenti la riche variété des études présentées ici. L'ampleur du sujet et la grande diversité des apports mis en œuvre rendaient sans doute impossible toute prétention à une synthèse totalement unifiée, d'ailleurs prématurée. Mais dans son intention de faire le point sur des travaux actuels de première main ce colloque n'apparaît pas seulement opportun. En associant étroitement, pour éclairer « la continuité d'une écriture de l'histoire par des écrivains chrétiens, depuis la rédaction du Nouveau Testament » (p. xiv), histoire et patristique, exégèse et théologie, philologie classique et tardive, hellénique et bien entendu latine, il fait ressortir avec force la fécondité d'une démarche véritablement pluridisciplinaire, celle qu'illustre en même temps l'actuel GDR-CNRS 2135 « Textes pour l'histoire de l'Antiquité tardive » animé par Fr. Thélamon et fort représenté parmi les auteurs de ce livre.

Pierre Jay.

Leone di Vercelli, *Metrum Leonis*. Edizione critica a cura di Roberto Gamberini : Firenze, 2002 (SISMEL, Edizioni del Galluzzo), XLIII- 46 pages.

Le *Metrum Leonis* est un poème en vers adoniques, dont le titre joue sur les mots et annonce d'emblée la couleur : ce *Leo* est d'une part l'auteur, Léon de Verceil, évêque cultivé, homme de confiance du jeune Otton III durant ses dernières années de règne (avec le titre de logothète il fut son conseiller politique), proche aussi de son successeur Henri II et de Gerbert d'Aurillac, qui fut le pape Silvestre II ; d'autre part il est le protagoniste de l'histoire : le roi lion. C'est bien d'une fable animalière qu'il s'agit en effet : un âne, revêtu de la peau d'un lion, est arrêté, confié à la garde du loup sur les conseils du renard, qui compte bien que son geôlier ne résistera pas à la tentation de le dévorer. Ce qui arrive. Le loup est alors sommé de rendre compte de son crime au tribunal que préside le lion. Il est déclaré coupable,

condamné à mort, et on distribue sa peau aux animaux réunis en banquet. Ce poème à clé a suscité bien des exégèses et des suppositions, qui sont résumées dans l'introduction. Toutes tournent autour d'Arduin, marquis d'Ivrée, qui en 997 avait mis à sac l'évêché de Verceil et fait assassiner son évêque, Pierre, ce qui avait valu à Léon de se voir confier par Otton III la restauration de cette Eglise ; au moment de la mort prématurée d'Otton III, en 1002, le même Arduin s'était fait élire roi d'Italie par le parti anti-allemand, avant d'être maté par Henri II : bref, il a tout de l'âne revêtu de la peau du lion. Reste à identifier les autres animaux, mais si les solutions ne manquent pas, la fable résiste à l'identification univoque — n'est-ce pas précisément la richesse de la fable, que de croquer des types plutôt que de singer des individus ? Outre l'intérêt de son argument, cette fable conservée en exemplaire unique sur la page de garde d'un manuscrit de Verceil (X/XI^{e} s.) ouvre aussi sur un passionnant problème d'histoire des textes : la critique incline massivement à voir en ce manuscrit un autographe (ou au moins un idiographe) ; or on possède bon nombre de manuscrits annotés de la main de Léon de Verceil, dont des œuvres rares comme l'*Histoire Auguste* et les *Epistulae ad familiares* de Cicéron : quand auront abouti les diverses études actuellement en cours, il devrait être possible non seulement de se prononcer sur le caractère autographe du témoin, mais aussi de progresser dans la reconstitution de la bibliothèque de Léon, et enfin de cerner au plus près sa manière de travailler, grâce à ses annotations et gloses. Etant donné le mauvais état de conservation du manuscrit, les éditeurs sont souvent réduits à des conjectures. R. Gamberini tire profit de celles de ses prédécesseurs, et il améliore encore la lecture du texte grâce à l'aide de la lampe de Wood. Il propose aussi une traduction italienne, qui n'est pas inutile en la circonstance. A ce petit livre fort bien fait, qui met entre les mains du lecteur des pièces passionnantes d'histoire codicologique, paléographique et littéraire, il ne manque que le facsimilé du folio unique sur lequel est conservé le poème : on se demande pourquoi il faut aller le chercher dans le catalogue de l'exposition consacrée à Bernard d'Hildesheim.

Monique Goullet.

La Vie ancienne de saint Samson de Dol, Texte édité, traduit et commenté par Pierre Flobert : Paris, CNRS Editions, 1997, 294 pages, 3 pages d'illustrations + 2 pages de cartes.

En proposant une édition, une traduction et un commentaire de la *Vie ancienne de saint Samson de Dol*, le professeur Pierre Flobert présente une édition très attendue par les spécialistes du haut Moyen Âge et de l'hagiographie bretonne, puisque l'édition précédente, celle de Robert Fawtier, datait de 1912.

Tâche imposante amorcée depuis 1992 par un certain nombre d'articles consacrés au saint dolois, l'édition de Pierre Flobert s'appuie sur le manuscrit B de la Bibliothèque Mazarine 1708, qui date de la même époque — fin du X^{e} siècle ou début du XI^{e} siècle — que le manuscrit le plus ancien de la *Vie primitive* de saint Samson (Metz, BM 195, appelé A).

Dans un compte rendu, sous forme d'article, paru dans *Francia*, l'historien canadien Joseph-Claude Poulin, qui s'intéresse lui aussi depuis longtemps au dossier de saint Samson de Dol, a soulevé quelques points de codicologie posant question sur lesquels nous ne reviendrons point. Il convient plutôt, nous semble-t-il, avant de présenter cet ouvrage, de noter d'emblée l'intérêt que présente cette édition pour l'univers des études médiolatines : en des temps qui ne sont pas nécessairement encore favorables au latin médiéval, l'ouvrage de Pierre Flobert a

pour premier mérite de démontrer que les textes médiévaux offrent au chercheur, qu'il soit littéraire ou historien, bien des angles d'attaque, et peuvent stimuler la recherche en des domaines aussi divers que ceux de l'ecdotique, de la narratologie, de la linguistique ou de l'histoire des mentalités. Bien mieux, la compréhension du monde médiolatin a tout à gagner à une collaboration étroite entre spécialistes des diverses latinités.

Les compétences en philologie de Pierre Flobert, qu'on nous permettra de rappeler ici, permettent d'enrichir l'étude de l'œuvre de données lexicales de premier ordre. Le lexique proposé aux pp. 277-292 donne en effet de précieuses indications sur les créations de l'hagiographe, dont la lecture permet d'intéressants prolongements pour la connaissance du latin carolingien.

L'identification des sources de la *Vie de saint Samson* offre une démonstration rigoureuse des liens établis entre ce texte et l'œuvre de Bède le Vénérable, ainsi qu'une identification en II, 4 du point de contact entre la *Vie de saint Samson* et le *De uita contemplatiua* de Julien Pomère. Pierre Flobert fournit donc de nouveaux arguments pour la datation de la *Vita*, dans la mesure où le texte de Julien Pomère circulait également surtout à l'époque carolingienne. L'ouvrage de Pierre Flobert propose, outre la présentation de la tradition manuscrite de la *Vita* et de l'édition, une étude de la personne de saint Samson dans les textes (introduction, pp. 19-26) ainsi qu'une étude de la langue de la *Vita*. Cette dernière étude, même abordée d'un point de vue peut-être trop marqué par un souci de la norme « classicisant » (*cf.*, par exemple, les premières lignes de la page 64), donne de très utiles éléments sur les hispérismes, bretonnismes, et des commentaires fort intéressants sur les questions de phonétique, d'orthographe et de morphologie. L'étude syntaxique et la description du vocabulaire de la *Vita* constituent un excellent exemple de ce que toute édition médiolatine devrait systématiquement proposer. En l'absence, encore à l'heure actuelle, de dictionnaire complet, de lexique général ou de grammaire du latin médiéval — ou plutôt des latins médiévaux —, ce sont ces recherches menées avec rigueur qui permettront d'avoir une approche affinée de la médiolatinité.

Les chapitres IV et V ont pour axe l'analyse du plan et de la structure de la *Vita* et abordent la question des lectures et sources de l'hagiographe. On pourrait regretter dans ces deux chapitres l'absence de recours à des catégories proprement narratologiques et aux apports de la recherche actuelle sur l'intertextualité. Pierre Flobert s'attache au seul repérage des citations textuelles. Or, ce texte peut se prêter à un questionnement sur le recours aux situations, mais aussi aux schémas narratifs antérieurs, comme ceux que donne au monde de l'hagiographie le texte de la *Vita Martini* de Sulpice Sévère. Les textes hagiographiques reposant fréquemment sur l'adaptation, au plan de l'écriture, d'un mode de pensée exégétique typologique, les procédés d'itération apparente de formules, personnages, institutions ou situations traduisent souvent un souci de camper le saint éponyme en antitype de saints qui jouent pour lui le rôle de précurseurs et, par ricochet, l'hagiographe en rival des hagiographes qui l'ont précédé.

Il convient toutefois de rappeler les remarques méthodologiques qu'avance l'éditeur dans son avant-propos. Avec beaucoup de modestie, Pierre Flobert se propose d'œuvrer en simple philologue et d'aborder d'un point de vue strictement défini la *Vita* dont il soumet une nouvelle édition au lecteur. Mais la lecture des différents aspects abordés par son introduction montre bien la richesse de l'approche adoptée et celle du texte commenté.

Si les chercheurs, historiens médiévistes ou médiolatinistes, trouvent donc à la lecture de cet ouvrage de quoi nourrir leurs propres travaux — en particulier sur le plan de l'intertextualité et de l'histoire des mentalités —, les universitaires possè-

dent désormais également un texte qui se prête fort bien à l'étude suivie et au commentaire devant des publics d'étudiants d'Histoire ou de Lettres, Modernes ou Classiques. Cette édition apporte ainsi la preuve de l'efficacité de la pluridisciplinarité et d'une collaboration entre le monde des latinistes classiques et celui des médiévistes, historiens et/ou littéraires. Si la *Vita* ancienne de saint Samson se donne comme « œuvre plurielle », le travail de Pierre Flobert en fait une « œuvre ouverte » et stimulante pour la recherche et l'enseignement.

Christiane Veyrard-Cosme.

Joyce E. Salisbury, *Perpetua's Passio. The Death and Memory of a Young Roman Woman :* New York and London, Routledge, 1997, 228 pages.

L'ouvrage de Joyce E. Salisbury, *Perpetua's Passio. The Death and Memory of a Young Roman Woman*, se propose de montrer combien « le martyre est avant tout le lieu d'affrontements de cultures et d'idéaux ». — Le plan de l'ouvrage est explicitement revendiqué comme concentrique. Les titres respectifs des six chapitres qui le composent l'indiquent nettement : *Rome*, *Carthage*, *Communauté chrétienne*, *Prison*, *Arène*, *Conséquences*. Une introduction didactique signale les perspectives adoptées dans les différents chapitres. Les premières lignes du premier chapitre donnent au lecteur une idée de la méthode d'investigation employée : après avoir rappelé que l'illustration choisie dans ce chapitre correspond à la statue d'une jeune romaine du IIe siècle, l'auteur livre ce commentaire (*cf.* p. 5) :

> Figure 1.1 shows a statue of a young second-century Roman matron from Carthage. Perpetua would have looked very much like this modest young woman who was roughly her contemporary.

Il s'agit donc de délivrer un certain nombre d'impressions, de mettre le lecteur en sympathie avec une figure féminine qui, d'après l'auteur, illustre le conflit d'idéaux dans la vie d'un individu.

De cet ouvrage qui n'hésite pas à recourir à de nombreuses illustrations pour plonger son lecteur dans le monde de Perpétue, on relèvera tout particulièrement le chapitre *Prison* qui explore le sens des visions, met l'accent sur la question de l'identité sociale et sur le rôle de Perpétue, femme et chrétienne. La bibliographie, riche et technique, sera d'une grande utilité aux chercheurs qu'intéresse l'histoire des premiers temps du christianisme.

Cet ouvrage, qui témoigne parfois d'un parti pris de vulgarisation, aura peut-être de quoi dérouter un public familier d'une approche plus austère de la question. Il n'en reste pas moins qu'une telle étude, alerte et enthousiaste, peut légitimement susciter, chez un lectorat large, un intérêt pour l'histoire du christianisme.

Christiane Veyrard-Cosme.

Richard de Bury, *Philobiblon ou l'amour des livres*, traduit du latin d'après la version d'Hippolyte Cocheris (1856), entièrement refondue et corrigée par Etienne Wolff : Anatolia, Editions du Rocher, 2001, 137 pages.

Le *Philobiblon* est une œuvre du XIVe siècle, qui vibre tout entière de l'amour passionné que vouait aux livres dont il faisait collection son auteur, le chancelier

d'Angleterre, évêque de Durham, Richard de Bury, ami du roi Edouard III. Témoignage de la grande culture d'un intellectuel proche des philosophes de l'Université d'Oxford, fasciné par les Anciens et attiré par les grandes questions métaphysiques, le texte latin de ce lettré, plus célèbre en son temps que Pétrarque auquel la postérité doit un portrait de Richard vivement brossé, bénéficie désormais d'une introduction vigoureuse : Etienne Wolff, en retraçant les étapes de la carrière de Richard, montre bien la naissance d'un habile politique, diplomate choisi par le souverain pour revendiquer la couronne de France, prélat soucieux de son évêché qu'il avait commencé par diriger aux dépens du candidat régulièrement élu, bibliophile célèbre et homme jalousé, accusé d'intrigues diverses.

Homme de la Renaissance par sa curiosité avouée pour de nombreux domaines du savoir, homme du Moyen âge par ses textes de prédilection — la Bible et Aristote —, dans la mouvance de Duns Scot et de Guillaume d'Ockham, l'auteur du *Philobiblon* donne avec cette œuvre datant de 1344 un aperçu d'un amour des livres qui ne va pas sans évoquer parfois la monomanie et livre au chercheur un catalogue d'ouvrages qui devaient être dispersés à la mort de leur propriétaire.

La traduction, précédée d'une brève bibliographie, invite le lecteur à découvrir une œuvre aux facettes multiples : apologie, testament, autobiographie, satire, traité sur l'art de bien lire, le texte a tout également du document sur l'histoire de l'enseignement au XIV^e^ siècle ; stylistiquement marqué par le cursus de la curie romaine, le *Philobiblon* témoigne de l'importance qu'avait encore la rhétorique des chancelleries dans la pratique des écrivains médiévaux. Le nombre important de manuscrits et celui des éditions, la mention de cet ouvrage dans l'article *Bibliothèques* de l'*Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot montrent bien la postérité que devait connaître ce texte.

La traduction très alerte et claire d'Etienne Wolff succède à la seule traduction française antérieure, celle qu'Hippolyte Cocheris avait proposée en 1856. La nouvelle traduction a pour texte latin de base l'édition critique d'A. Altamura, repris majoritairement par l'édition-traduction de R. Fedriga.

En achevant son introduction à un ouvrage qui chante l'amour des livres, Etienne Wolff esquisse un manifeste pour l'amour du latin. Le lecteur, après avoir découvert ce *Philobiblon* si finement traduit, ne pourra que suivre son engagement.

Christiane Veyrard-Cosme.

Anonyme de Ripoll (XII^e^ siècle), *Le Chansonnier amoureux. Carmina Riuipullensia*, traduit du latin et présenté par Etienne Wolff : Anatolia, Editions du Rocher, 2001, 95 pages.

Les vingt poèmes qui forment le recueil des *Carmina Riuipullensia* ou Chansonnier de Ripoll présentent la particularité de provenir d'un manuscrit du X^e^ siècle, le Ripoll 74 de l'Arxiu de la Corona d'Arago, mais d'avoir été composés dans le dernier quart du XII^e^ siècle, vraisemblablement par un moine. Probable version de travail, cet ensemble constitue un document de première importance, témoignant d'une poésie lyrique profane organisée par les soins de son auteur même.

Etienne Wolff donne, en introduction de sa traduction, une présentation serrée des différentes formes métriques illustrées par ces poèmes distribués en pièces métriques, fondées sur le distique élégiaque et l'hexamètre dactylique, et pièces rythmiques.

La composition des pièces, reposant sur la variation d'un motif, marqué par une double influence, celle d'Ovide fort prisé de cette époque du Moyen Age et celle de l'amour courtois, mené cependant de manière originale, donne au recueil autant la forme de panégyrique que celle de pastourelle, de *conflictus*, ou de parodie. La progression thématique conduit le lecteur de l'amour heureux aux affres de l'amour, tissant à l'occasion ces thèmes en un seul poème ou en proposant la reprise de poème à poème.

Le recours à des stéréotypes, l'appel à des scènes typiques d'un amour plus fictif que réel témoignent de l'inscription de ce recueil de pièces écrites à la première personne dans une tradition antique bien établie, tandis que l'organisation même de ces pièces montre leur singularité dans la lyrique latine du XII^e^ siècle.

Traduits pour la première fois en français, précédés d'une analyse précieuse pour leur compréhension, ces poèmes, accompagnés du texte latin, sont une belle invitation au voyage dans le monde latin médiéval.

Christiane VEYRARD-COSME.

German HAFNER, *Cassiodor : ein Leben für kommende Zeiten* : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2002, 153 pages.

Ce livre est manifestement destiné au « grand public cultivé » plus qu'aux universitaires érudits : il ne comporte aucune note, aucune bibliographie, et dans l'introduction l'auteur s'excuse presque de présenter à ses lecteurs la vie d'un homme qui n'est ni un roi ni un général et dont probablement ils ne connaissent même pas le nom. Le plus gênant, cependant, c'est que dans cet ouvrage intitulé « Cassiodore » il soit en fait assez peu question de Cassiodore. Bien qu'il soit toujours utile de replacer un auteur dans son contexte culturel, on ne peut s'empêcher de juger disproportionnés les longs développements consacrés à la culture antique et au christianisme (p. 15-60). Faire de Cassiodore un ancêtre des humanistes peut se défendre, mais consacrer près de trente pages (p. 92-129) à la Renaissance et à l'idéal démocratique contemporain (conçu comme un nouvel humanisme) relève du hors-sujet. Et quand G. HAFNER écrit que « l'œuvre de Cassiodore est d'une grande actualité aujourd'hui » (p. 143), on n'en doute pas, mais on reste perplexe quand il évoque Lénine (p. 122), Picasso (p. 141) ou même les Talibans (p. 85 et 141) et le conflit israélo-palestinien (p. 151), qui n'ont absolument aucun rapport avec l'écrivain du VI^e^ s. Au fond, ce livre n'est pas l'œuvre d'un historien ou d'un philologue, mais d'un essayiste, qui fait de Cassiodore le symbole d'un humanisme plus que jamais d'actualité selon lui. C'est intéressant, mais les spécialistes de l'Antiquité tardive resteront sur leur faim.

Jacques ELFASSI.